

mais les soins de Zacatl étaient plus assidus, comme sa douleur paraissait plus profonde. On eût dit que par un don spécial il se trouvait soudain affranchi du besoin de manger et de dormir. La nuit, le jour, sans cesse auprès du vieillard, il ne s'occupait que de lui, de lui seul, et repoussait les alimens qu'on lui présentait. Il veillait à ce que sa natte fût douce et sa couverture légère ; il entretenait dans la chambre un air pur et frais, et en chassait les mouches incommodes, les moustiques dangereux, préparait lui-même les breuvages adoucissans et les lui faisait prendre en prononçant des paroles puissantes qu'il avait apprises, disait-il, chez les hommes d'Europe. Le malade pensait en ressentir du soulagement, et, touché du dévouement d'un si fidèle ami, ne voulait plus avoir que lui pour médecin et pour compagnon. Axa elle-même ne paraissait plus que rarement dans sa chambre. Les autres serviteurs, irrités d'une telle préférence, se retiraient en maudissant l'intrus qui était venu leur ravir l'affection de leur maître ; et quand par aventure Zacatl passait au milieu d'eux, il ne rencontrait plus que des gestes menaçans et des regards d'indignation.

Que lui faisaient à lui les marques de haine ou de mépris ? Le jour peut-être n'était pas loin où tous ces mécontents seraient forcés de se courber en sa présence.

Cependant la maladie de Rhaomazi empirait ; ses membres se gonflaient et se couvraient d'ulcères ; une odeur infecte et cadavéreuse s'exhalait de son corps. Zacatl n'en était ni moins empressé, ni moins assidu auprès de sa couche. L'éternelle pensée qui le dominait lui faisait triompher du dégoût et de la fatigue. Certain de l'inefficacité de ses remèdes, il continuait de soulager le malade en couvrant ses plaies d'herbes choisies et consacrées par un prêtre ; il plaçait autour de son front des monceaux de fleurs de jalap, dont la vertu devait chasser les esprits malfaisans de l'air. Mais l'atmosphère pestilentielle au milieu de laquelle il vivait, le peu de nourriture qu'il prenait, l'avaient affaibli lui-même. Le bon vieillard, qui s'était aperçu de sa maigreur et de la pâleur de son visage, exigea qu'il prît du repos, une nourriture plus substantielle, et lui ordonna de le quitter quelques heures chaque jour. Zacatl fut contraint d'obéir.

En parcourant l'habitation, il s'attendait à exciter encore, par sa présence les murmures et les mauvais propos, des autres serviteurs ; il n'en fut pas ainsi. Depuis qu'ils avaient appris l'état désespéré de leur maître, ceux-ci, ne pouvant s'expliquer la persévérance des services pénibles et dangereux que Zacatl lui rendait, à leur tour ajoutaient foi à son dévouement ; ils le supposaient plus grand, plus héroïque qu'il n'était.